

Le cercle

Nouvelles

Vincent Martorell.

Le cercle

Nouvelles

L'inconnue du 7 h 40

Je m'appelle Nicolas. Depuis trois ans, je suis employé au centre de météorologie de ma région, où je n'ai aucune activité de scientifique – et d'ailleurs, les scientifiques, je ne les vois presque jamais.

Moi de 8 h 30 à 17 h, je classe le courrier en arrivée, je distribue les notes de service et, parfois, on me confie la tâche de faire des photocopies.

Le centre étant à cinquante kilomètres de chez moi, je prends le train.

J'occupe la petite maison familiale depuis le décès accidentel de ma mère, survenu il y a presque un an maintenant. C'était en décembre, au petit matin, juste au moment où le jour est entre chien et loup. Au volant de sa voiture, elle a fait une embardée à cause du verglas. Cela s'est passé sur la route départementale qui passe devant son pavillon. Elle partait pour l'hôpital où elle était aide-soignante.

Il avait neigé la veille et la température avoisinait les - 10°C. Elle connaissait bien cette route, mais après avoir parcouru trois

cents mètres à peine ma mère et sa Fiat Panda sont allées se fracasser contre un chêne centenaire qui, lui, est resté intact. Comme mon père était mort alors que je n'avais que six ans, c'est moi qui ai hérité de la maison.

Depuis, je me suis promis de ne pas utiliser de voiture pour me rendre au centre météo. Alors, tous les matins, je prends le 7 h 40.

À cette heure, ce sont les habitués qui s'installent dans ce train régional au confort minimaliste. Moi je m'assois toujours du côté de la vitre, ce qui me donne l'occasion durant les trois quarts d'heure que dure le trajet d'admirer la campagne qui, comme sur un tapis roulant, défile de chaque côté de la rame.

Pour ce qui est du trajet retour, le seul disponible est celui de 18 h 27.

Il y a trois jours – c'était un lundi – après un week-end sans grandes surprises, j'attendais sur le quai que le train 26 645 entre en gare. Il faisait particulièrement sec ce matin-là. Mes pieds bien au chaud dans mes chaussures fourrées c'est à peine si je sentais le froid ramper jusqu'à moi.

Je jetai un coup d'œil à mes compagnons de voyage, qui pour la plupart avaient les yeux rivés sur des écrans minuscules.

Regardaient-ils les dernières informations ?

Fixaient-ils avec effroi le compte rendu du dernier attentat, ou bien étaient-ils rassurés par le bulletin météo ?

À voir leurs mines déconfites, j'optai pour l'attentat, car ce qui était annoncé par nos services aurait dû leur mettre du baume au cœur.

« Temps sec et ensoleillé sur la région, températures légèrement supérieures aux normales saisonnières, pas de risque de précipitations. Formation de quelques nuages en fin d'après-midi, mais qui ne devrait pas provoquer de pluie. Quant à la neige, elle n'est prévue qu'en fin de semaine et ne devrait impacter que les massifs montagneux au-dessus de 1500 mètres »

moi, je ne possède ni portable ni ordinateur, juste un bon vieux poste radio, qui ne fonctionne que sur piles. Un legs de ma défunte maman.

C'est alors qu'une voix enrouée annonça dans les haut-parleurs que le train 26 645 allait avoir un léger retard.

La dizaine de voyageurs présents se regardaient, mais personne ou presque ne manifesta particulièrement une forme de mécontentement.

Moi, je décidai de faire quelques pas, tout en mâchouillant une barre de céréales fourrée aux fruits rouges.

Mais l'attente fut de courte durée, puisque le 26 645 fit une entrée tout en douceur, et freina de manière élégante, puis une voix douce et calme nous invita à monter à bord.

Dans le compartiment régnait l'atmosphère habituelle, certains visages portant la marque d'un sommeil trop court ou d'une nuit rêvée, mais interrompue trop tôt par un réveil sadique.

Je posai ma besace à mes pieds, puis, comme à mon habitude, je laissai vagabonder mon regard vers l'extérieur. À cette heure, tout est calme, les éclairages orangés s'éteignent lentement, et je contemplais au loin, montant de l'autre côté des barrières blanches, une brume volatile.

Enfin la voix du train, nous informa que notre départ était imminent. Je me calai un peu contre le dossier, pensant à ma journée qui s'annonçait. C'est à ce moment que je sentis contre moi un corps qui me frôlait.

Discrètement, je tentai de savoir qui allait partager ma banquette de tissus bleue. Malgré la capuche noire qui dissimulait le haut de sa tête, je distinguai de grands yeux noirs, sublimes par de longs cils, et des lèvres joliment ourlées d'un rouge rubis.